



Fondé en 1893

DE ROUBAIX TOURCOING

Fondé en 1893

6 PAGES
5 CENTIMES

A la C.G.T.

La démission de Niel et de Thil, secrétaire et secrétaire-adjoint de la C. G. T., marquée une nouvelle phase de la lutte engagée entre réformistes et révolutionnaires. Niel et Thil n'ont pas cru pouvoir garder leurs fonctions après le vote de défiance émis par le Comité confédéral.

Ainsi l'unité ouvrière, qu'on pouvait croire réalisée, n'était qu'une apparence mensongère, si mensongère que de part et d'autre on songe, paraît-il, à se séparer. Réformistes et révolutionnaires préféreraient marcher franchement sous leur drapeau, que consumer leurs efforts dans ces luttes intestines.

Il ne faut pas s'effrayer outre mesure de ces divisions. Elles ne sont pas mortelles, comme on va le répéter, satisfait de lamentations banales, et ne songent pas à vérifier que tous les mouvements nouveaux, tous les organismes jeunes ont connu ces tumultes. C'est le développement de la vie, c'est la leçon des révoltes qui disciplinent les efforts et régularisent les forces.

Qu'il y ait des tendances contraires au sein de la C. G. T., et qu'elles se heurtent parfois en des conflits d'autant plus violents qu'il y a plus d'ardeur dans les convictions respectives, rien d'étonnant. Ce qui est inquiétant, c'est que le résultat de ces nécessaires batailles soit perpétuellement faussé par la représentation inexacte des forces syndicalistes, qui est à la base du recrutement confédéral.

Il n'est pas douteux que la très grande majorité des ouvriers syndiqués approuvent le geste courageux de Niel, préférant risquer sa popularité plutôt que de laisser passer sans protestation l'expérience désastreuse que s'appropriait à faire le prolétariat avec une grève générale, dont le ridicule avortement est la meilleure justification de ceux qui l'ont combattue. Le discours de Lens était l'expression même du sentiment des grandes fédérations, dont l'organisation, la solidité et l'efficacité représentent les forces les plus solides du syndicalisme.

Pourtant il est condamné par le Comité confédéral. C'est que ces forces n'ont pas la représentation numérique à laquelle elles ont droit.

On sera toujours ainsi : toujours les réformistes seront vaincus, tant que le mode de représentation ne sera pas changé : toujours des syndicats faibles, ou du moins peu nombreux, sans organisation sérieuse, sans caisses de résistance, sans budgets et sans troupes, et nul par conséquent n'ont rien à risquer, dicteront leur loi aux organisations puissantes, à qui le souci des responsabilités est venu avec le sentiment des grands intérêts matériels et moraux qui leur sont confiés, et qui ne veulent pas perdre dans d'inutiles conflits le temps, l'argent et les efforts qu'ils emploient à fortifier chaque jour leur action corporative.

C'est aux réformistes qu'il appartient de juger quel est le moyen le plus rapide pour en finir avec un système qui fausse aussi complètement la représentation des forces ouvrières.

Faut-il qu'ils aient le courage de résister et de continuer à subir tous les affronts que leur imposent depuis trop longtemps les violents ?

Faut-il qu'ils s'en aillent, puisque les révolutionnaires ont malheureusement prouvé qu'ils n'avaient pas de la discipline le même respect que leurs adversaires, et qu'ils ne pouvaient admettre que ce ne soit pas les leurs qui soient au gouvernement, alors que les réformistes avaient accepté tant d'années qu'il soit entre les mains des révolutionnaires les plus notés ?

Seuls, les intéressés sont juges de savoir jusqu'où doivent aller les sacrifices nécessaires au maintien de l'unité ouvrière. Mais qu'ils s'en aillent ou qu'ils restent, c'est sur le mode même de représentation au sein de la C. G. T. que doivent porter leurs efforts. La lutte ne doit pas être entre deux tendances contraires, qui, quoi qu'il arrive, subsisteront toujours, mais entre ceux qui acceptent que l'organisme confédéral soit la représentation exacte des syndicats qui le composent et ceux qui ne le veulent pas.

J. PAUL-BONCOUR, Député.

Hier & Aujourd'hui

En Italie, vers la Séparation

Italie se prépare à célébrer le cinquantième anniversaire de la proclamation de son unité nationale par une exposition des beaux-arts qui s'ouvrira à Rome en 1911. Toutes les nations se sont empressées d'accepter l'invitation de s'y faire représenter ; seule l'Autriche-Hongrie a refusé d'y prendre part. Du coup, M. Tittoni, le ministre des Affaires étrangères voit s'évanouir tout le bénéfice de la double visite de Guillaume II à Brindisi et à Venise.

Vainement on essaye d'expliquer cette abstention en invoquant des motifs politiques, en rappelant Magenta et Solferino. Le peuple italien ne s'y trompe pas ; Sadova autrement pénible pour le vieux empereur n'empêche pas les démonstrations enthousiastes germano-autrichiennes ; le refus de l'Autriche est une provocation électorale.

AEROPLANE DE GUERRE

Tous les échos d'Italie répètent cette impression. Ce n'est pas la perte de la Vénétie — terre d'ailleurs essentiellement italienne — au point de vue ethnique comme au point de vue historique — dit une correspondance de Rome, qui motive l'abstention de l'Autriche.

Ce n'est pas sa propre rançune, c'est la rançune du pape qu'assouvit le gouvernement autrichien. Ce n'est pas parce que l'Italie a annexé des provinces occupées par l'Autriche, mais parce qu'elle a annexé la Rome papale, que le gouvernement de Vienne, asservi au Vatican, refuse de participer à l'exposition de Rome. De même que l'empereur François-Joseph n'a jamais rendu au roi d'Italie, dans sa capitale, la visite qu'il en avait reçue à Vienne parce que le pape lui en avait fait démission, de même, pour ne pas déplaire au Vatican, il refuse de s'associer à une manifestation qui commémorerait la déchéance du pouvoir temporel.

L'incident avive le sentiment anticlérical de la nation italienne et deux députés sont venus hier à la tribune de la Chambre ouvrir un débat qui dans un avenir plus ou moins lointain, au gré d'incidents fortuits, aboutira à la séparation de l'Eglise et de l'Etat. L'un a montré l'alliance avec le parti clérical, pour l'écoulement des aspirations démocratiques les plus légitimes, du parti conservateur qui s'était toujours montré libéral avant l'entrée des troupes italiennes à Rome en 1870. L'autre a montré la tache noire envahissant la péninsule toute entière.

Il a rappelé les lois de 1866 et de 1873 abolissant les congrégations et demeurées jusqu'ici lettres mortes. 1710 monastères abritant 127,200 moines et 14,870 religieuses devaient disparaître ; au lieu de cela, leur chiffre a doublé. Les Jésuites ont à Rome 66 établissements, d'instruction le nombre des pensionnaires religieux s'élève à plus de 3,000 dans le royaume et plus de 500 instituts sont dirigés par des moines. L'Etat compte dans ses collèges 2,864 élèves, les religieux dans leurs, en comptant près de quatre mille. C'est ainsi, insistait le député Chiesa, que le poison congréganiste pénètre largement dans les veines de la nation. Il stigmatisait en même temps l'industrialisme des congrégations, leur appât au commerce des biens de Dieu, leur exploitation dans les convents du travail des enfants, réduisant à la misère et à ses dangers les femmes et les jeunes filles qui pouvaient vivre honnêtement de leur travail en chambre. Enfin, M. Chiesa a insisté sur la reconstitution des biens de Dieu, malgré les textes des lois, et sur les captations d'héritages, si largement pratiquées par les Jésuites.

Ces discours ont provoqué en Italie une émotion considérable. Le mal en le voit est aussi grand chez nos voisins qu'il était chez nous. Le remède sera le même.

L'Autriche, quelle revienne sur son refus de participation à l'exposition de Rome, ou qu'elle y persiste, aura été la cause de ce débat parlementaire ; le ministre de la Justice fera ainsi amené à exposer le programme du gouvernement sur la politique ecclésiastique. On pourra reculer l'échéance, on ne l'évitera pas.

C. DESMONS.

Le « Poisson-Volant » aéroplane de guerre lancé par l'Angleterre il y a quelques jours.

faucet et maintenir la langue d'oc. A la langue de l'Alsace, le dictionnaire de M. le Trésor du Félibrige, un journal, des almanachs. De toutes parts, des écoles littéraires se fondaient.

Nul vivant n'a connu mieux que Mistral les acclamations de la gloire. Aux grands jours de Provence, les voix d'un peuple le saluaient comme un souverain. Il n'a qu'à paraître, pour transporter les foules. Sa haute silhouette dans le soleil suscite les plus ardents enthousiasmes.

Le président Guadagnato Machado, qui fait le bonheur de la République de Fuentecaca, voisin de Quesada (Etat cher au maître écrivain Paul Adam), venait d'être renversé par un triumvirat composé des généraux Camerindo Ortiz, Alvaro Jimenez et José-Maria Bermejo. Des élections « enlevées » à coups de mitrailleuses avaient servi de prétexte à cette injuste conjuration.

Les trois vainqueurs, amis comme trois brins de tresse, tant que dura la lutte, se révélaient ennemis le lendemain du jour où Machado s'embarqua sur le vapeur de la South-American and Caribbean Line. Pour se le mieux prouver mutuellement, ils s'emparèrent chacun de son côté, de l'une des trois fortresses qui défendaient et attaquaient au besoin — la ville de Matatodo, métropole de Fuentecaca et l'une des rares capitales sud-américaines qui possèdent un port de mer.

Plus ou moins bien abrités par les murailles, à chaque instant bombardés et mal ravitaillés, de leurs « torres », les récents adversaires se fusillaient à coups de L-rgettes en attendant le moment de s'entreconner. Chacun des « forts » était une maison de la ville, Ortiz, du fort Libertad, pouvait ainsi causer avec son partisan Cospedes ; de Santa-Cruz, Jimenez colloquait avec son affidé Chéras ; et Bermejo, embusqué dans le fort de l'Indépendencia, fatigué de ses perpétuelles sonneries, son camarade Cerdo. Les trois prétendants disposaient de peu de poudre, d'un nombre limité de boulets, d'artillerie maladroite, et de canons en mauvais état. Il était difficile, en des conditions semblables, de tenir une action définitive.

A force de coups de téléphone, les trois aspirants au pouvoir et leurs correspondants oraux avaient découvert trois solutions qui se ressemblaient terriblement, car des trois ils s'agissait d'envoyer un navire de guerre à l'attaque de Matatodo, et d'envoyer au plus tôt un homme de confiance acheter dans tel port d'une puissante République voisine un navire de guerre pour bombarder la capitale de Fuentecaca. On obtenait tout des Fuentecacinos, en les bombardant et d'aucuns prétendaient qu'ils aimaient cela.

Par un de ces hasards comme il n'en surrit que dans les vaudevilles, — ou dans les aventures politiques, moins joyeuses, — les trois prétendants arrivèrent presque en même temps dans le port de Basura et marchèrent l'un après l'autre le même « monitor », le « Jipijapa », horrible bateau de construction ancienne et de lignes ridicules, alors que la puissante République, laquelle faisait argent de tout, avait à vendre une demi-douzaine d'excellents cuirassés des types les plus modernes. Les émissaires avaient, du reste, manqué tous trois leur rendez-vous, et les trois prétendants, à l'heure où ils se réunirent, n'avaient plus de poudre.

Le personnel maritime de la « puissante République » n'était pas fiché de se débarrasser d'un fantastique vaisseau de guerre, mais pas de mal à l'atrocité vieux chaudière de guerre dont les machines s'abîmaient dans l'action ; puis une lutte s'éleva toujours vainqueur ; eh bien, le général victorieux payerait l'antique casserole, — et plus cher qu'un marché.

Le préfet maritime de Basura — autorisé par le ministre de la marine — traita honnêtement avec les agents des trois partis. Il eut un instant le désir de faire enlever l'artillerie du bord qui était bonne, par hasard, et de la remplacer par des canons de 1870, mais lui eut peur, à la dernière minute, ayant su que les émissaires, ravis mais méfiants, s'étaient déguisés en matelots. La vieille machine nautique sortit donc de la rade de Basura sous le commandement du capitaine de vaisseau Knopie, sans qu'on eût touché à

un seul de ses écrouillons nouveau modèle. Le commandant Knopie, Hollandais naturalisé Basurien, était un homme invraisemblablement froid, raisonnable et pratique, cent fois plus pratique encore que le gouvernement du pays qu'il avait librement choisi comme sien. Il se dit que ses chefs étaient passablement imprudents, qu'ils allaient se faire rouler par l'un des candidats à la présidence, et qu'ils ne manqueraient pas de s'en prendre à lui, Knopie, s'il leur advenait quelque mésaventure financière. Aussi, après avoir mouillé devant Matatodo et s'être assuré par des prétextes séparément les trois agents politiques, installa-t-il à la dernière marche de l'échelle de commandement et se refusa-t-il nettement à laisser monter à bord aucun officier fuentecacinois avant d'avoir palpé et compté de sa propre main la somme à laquelle on avait évalué le « Jipijapa ».

« Vous n'avez qu'à rapporter cela ici. Il consent à descendre au niveau du bordage de vos canots ! »

Pendant trois jours, le doux Knopie recommença le même exercice ; pendant trois jours, les amis des prétendants ennemis firent entendre la vieille coque de fer du monitor d'une musique de promesses changeantes ; pendant trois jours l'entêté Knopie secoua sa grosse tête rouge et suante en répétant :

« Si je ne vois pas les billes de banque, si je ne les palpe pas, si je ne les compte pas et ne les mets pas dans cette grosse poche que vous voyez, avec cette grosse main que voici, vous pouvez retourner dans le fanfango à terre. Je vous me tirez dessus, car elles sont si fortes. Tant pis pour vos castagnettes et vos mollets ! »

Le quatrième jour, les choses demeurèrent dans le même état. Les forts restèrent muets parce que leurs canons étaient hors d'usage ; les prétendants jouaient à l'homme et au fumeur de longues cigarettes, en rageant. La population commençait à se moquer de bellégerants si sages et venait écrire, en très grosses lettres, de très vilains mots sur les murs. Les deux forts de « torres », Ortiz, Jimenez et Bermejo finirent par écumer de fureur et le désespoir les poussa à l'héroïsme.

Les deux premiers étaient mariés, et leurs femmes les avaient suivis dans leurs « torres » ; on ne les avait pas laissés dans des sous-sols où les boulets n'auraient pu les atteindre, s'il y eût eu des boulets.

Presque à la même heure, Ortiz et Jimenez descendent aux souterrains qui abritaient leurs « torres » et leur firent des discours rassurants et leur firent des discours de réconciliation.

Dona Juana Ortiz était une superbe brune, un peu forte mais jeune et charmante. Dona Mercedes Jimenez, une adorable châtain aux yeux de feu. Elles firent des toilettes ahurissantes, car elles avaient emporté de chez elles tout leur attirail de séduction.

Un peu plus tard, deux embarcadères éloignés l'un de l'autre elles prirent des canots et se firent conduire au monitor.

Dona Juana arriva la première :

« Seigneur administrateur (matelot), dit-elle au capitaine de vaisseau, j'ai deux mots très pressés à vous dire, mais je ne pourrai expliquer qu'à votre bord.

Knopie n'était jamais galant mais devina en elle une ambassadrice. Il consulta son second à sa place, au bas de l'échelle, fit monter la senora et la conduisit au salon. Très brièvement, Dona Juana exposa sa mission :

« Alors, senora, répliqua Knopie avec une brutalité placide, alors, si je promettais de livrer ce monitor à Don Camerindo Ortiz, vous consentiriez-elle ? »

Juana, très rouge, acquiesça d'un signe de tête.

Mais des cris se firent entendre sur le pont ; Knopie alla voir ce qui se passait. Dona Mercedes Jimenez avait sauté de sa barque sur l'échelle, avait bousculé le second, pourtant athlétique, s'était ruée sur les marches, avait bondi sur le pont et, à plus mépris de rage, avait empouçagé chacun par un bras et ne paraissaient pas décidés à lâcher prise.

Knopie renvoya les matelots, calma la jeune femme, et Mercedes lui fit des propositions ; pour le fond, à ceux de Juana, mais beaucoup plus violents dans la forme... Il cligna ses gros yeux aux cils jaunes :

« Madame, dit-il d'un ton glacial, je viens de recevoir une autre parlementaire aussi jolie que vous et chargée de négocier aux mêmes conditions. Tenez, la voici... »

Juana, inquiète et piteuse, sortait du capot du salon.

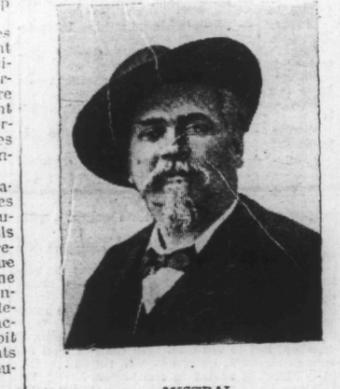
Mercedita voulut se précipiter sur elle. Knopie rappela les deux matelots et remit la jeune femme entre leurs mains.

LE MONITOR

Le « Poisson-Volant » aéroplane de guerre lancé par l'Angleterre il y a quelques jours.

faucet et maintenir la langue d'oc. A la langue de l'Alsace, le dictionnaire de M. le Trésor du Félibrige, un journal, des almanachs. De toutes parts, des écoles littéraires se fondaient.

Nul vivant n'a connu mieux que Mistral les acclamations de la gloire. Aux grands jours de Provence, les voix d'un peuple le saluaient comme un souverain. Il n'a qu'à paraître, pour transporter les foules. Sa haute silhouette dans le soleil suscite les plus ardents enthousiasmes.



MISTRAL

Le « Poisson-Volant » aéroplane de guerre lancé par l'Angleterre il y a quelques jours.

faucet et maintenir la langue d'oc. A la langue de l'Alsace, le dictionnaire de M. le Trésor du Félibrige, un journal, des almanachs. De toutes parts, des écoles littéraires se fondaient.

Nul vivant n'a connu mieux que Mistral les acclamations de la gloire. Aux grands jours de Provence, les voix d'un peuple le saluaient comme un souverain. Il n'a qu'à paraître, pour transporter les foules. Sa haute silhouette dans le soleil suscite les plus ardents enthousiasmes.

A LA CHAMBRE

La réintégration DES Postiers révoqués

LA PROPOSITION COUTANT, DEMANDANT LA RÉINTÉGRATION DES POSTIERS RÉVOQUÉS, EST REPOUSSEE PAR 338 VOIX CONTRE 141.

Paris, 28 mai. — La séance est ouverte à deux heures et demie, sous la présidence de M. Henri Brisson.

LA PROPOSITION COUTANT

COUTANT dépose, en demandant l'urgence, une proposition de loi ayant pour but l'amnistie des postiers révoqués lors de la dernière grève et leur réintégration dans les emplois qui les occupaient. Il s'agit ici de délégués des travailleurs, mais opportunistes qui ont voulu manœuvrer à l'aveugle.

Il s'agit de 700, frappés lors des incidents qu'on sait, et leur nombre s'est grossi hier d'une nouvelle tournée de victimes, de vos victimes, monsieur le président du conseil, qui ont été aujourd'hui, mais opportunistes qui ont voulu manœuvrer à l'aveugle.

Je n'ai pas la prétention de lutter avec vous de talent oratoire, même pas au point de vue des ficelles politiques. (Rires.)

Je vous prie, mes chers collègues, de laisser parler vos cœurs républicains.

M. LASIES. — Très bien !

COUTANT. — Pour moi, ouvrier député, je défends mes anciens camarades d'atelier, (Exclamations.) Comment veut-on qu'ils ne s'indignent pas, quand ils voient les trois quarts des sénateurs et députés caser leurs enfants dans des grasses sinécures ?

Quoi qu'il en soit, tout est terminé. L'autorité a satisfait. Il faut maintenant empêcher la misère de pénétrer dans de modestes foyers. Et puis de demi-mesures, qui excluraient ceux qu'on appelle les meneurs et dont le crime a été de parler peut-être avec exagération. Qui ne sait que l'improvisation, l'expression dépasse trop souvent la pensée ?

Les travailleurs de l'Etat sont rentrés dans l'ordre. Satisfaction est donnée aux principes. Il faut maintenant oublier la faute et empêcher que des innocents en souffrent.

M. LASIES. — Parfait ! (Rires.)

COUTANT. — Il s'agit en malhonnête homme en confiant les sommes versées par eux en vue de leurs retraites. Qui sait à quelles conditions terribles il pourrait acculer ces malheureux, s'il persistait à les priver de leur gagne-pain ! L'amnistie est un mot qui sonne agréablement à toutes les oreilles. La Chambre et le gouvernement s'honoreraient en se rendant à un projet d'oubli d'incidents regrettables.

LE TRAVAIL A DOMICILE

Le travail à domicile est trop souvent, quoiqu'en pensent certains théoriciens, un véritable fléau.

L'ouvrière qui travaille chez elle a des frais de chauffage et d'éclairage qui diminuent encore son gain ; de plus, privée de direction, si elle est inexpérimentée, elle gaspille son temps et parfois même gâche l'ouvrage. A l'atelier, elle est surveillée et surveillée, l'installation est meilleure. Aussi le rendement est-il supérieur. C'est ainsi qu'une jeune fille, qui gagne trois francs dans un atelier de faux-cols, ne se faisait pas 1 fr. 50 chez elle en travaillant davantage.

D'un autre côté, le patron ne peut matériellement avoir affaire avec chaque ouvrière en particulier ; il préfère donc traiter en gros avec une entrepreneuse qui se chargera de la distribution du travail.

Sous prétexte de responsabilité vis-à-vis du patron, cette entrepreneuse, qui n'est que d'ailleurs jamais invoquée en fait, l'entrepreneuse prélève sur le gain de l'ouvrière un bénéfice parfois considérable. Une jeune fille se plaint qu'elle ne reçoit que 2 fr. 40 pour couvrir les charges, tandis que, si elle travaillait elle-même, elle pourrait en avoir 4 fr. 50.

« Vous n'avez qu'à rapporter cela ici. Il consent à descendre au niveau du bordage de vos canots ! »

Pendant trois jours, le doux Knopie recommença le même exercice ; pendant trois jours, les amis des prétendants ennemis firent entendre la vieille coque de fer du monitor d'une musique de promesses changeantes ; pendant trois jours l'entêté Knopie secoua sa grosse tête rouge et suante en répétant :

« Si je ne vois pas les billes de banque, si je ne les palpe pas, si je ne les compte pas et ne les mets pas dans cette grosse poche que vous voyez, avec cette grosse main que voici, vous pouvez retourner dans le fanfango à terre. Je vous me tirez dessus, car elles sont si fortes. Tant pis pour vos castagnettes et vos mollets ! »

Le quatrième jour, les choses demeurèrent dans le même état. Les forts restèrent muets parce que leurs canons étaient hors d'usage ; les prétendants jouaient à l'homme et au fumeur de longues cigarettes, en rageant. La population commençait à se moquer de bellégerants si sages et venait écrire, en très grosses lettres, de très vilains mots sur les murs. Les deux forts de « torres », Ortiz, Jimenez et Bermejo finirent par écumer de fureur et le désespoir les poussa à l'héroïsme.

Les deux premiers étaient mariés, et leurs femmes les avaient suivis dans leurs « torres » ; on ne les avait pas laissés dans des sous-sols où les boulets n'auraient pu les atteindre, s'il y eût eu des boulets.

Presque à la même heure, Ortiz et Jimenez descendent aux souterrains qui abritaient leurs « torres » et leur firent des discours rassurants et leur firent des discours de réconciliation.

Dona Juana Ortiz était une superbe brune, un peu forte mais jeune et charmante. Dona Mercedes Jimenez, une adorable châtain aux yeux de feu. Elles firent des toilettes ahurissantes, car elles avaient emporté de chez elles tout leur attirail de séduction.

Un peu plus tard, deux embarcadères éloignés l'un de l'autre elles prirent des canots et se firent conduire au monitor.

Dona Juana arriva la première :

« Seigneur administrateur (matelot), dit-elle au capitaine de vaisseau, j'ai deux mots très pressés à vous dire, mais je ne pourrai expliquer qu'à votre bord.

Knopie n'était jamais galant mais devina en elle une ambassadrice. Il consulta son second à sa place, au bas de l'échelle, fit monter la senora et la conduisit au salon. Très brièvement, Dona Juana exposa sa mission :

« Alors, senora, répliqua Knopie avec une brutalité placide, alors, si je promettais de livrer ce monitor à Don Camerindo Ortiz, vous consentiriez-elle ? »

Juana, très rouge, acquiesça d'un signe de tête.

Mais des cris se firent entendre sur le pont ; Knopie alla voir ce qui se passait. Dona Mercedes Jimenez avait sauté de sa barque sur l'échelle, avait bousculé le second, pourtant athlétique, s'était ruée sur les marches, avait bondi sur le pont et, à plus mépris de rage, avait empouçagé chacun par un bras et ne paraissaient pas décidés à lâcher prise.

Knopie renvoya les matelots, calma la jeune femme, et Mercedes lui fit des propositions ; pour le fond, à ceux de Juana, mais beaucoup plus violents dans la forme... Il cligna ses gros yeux aux cils jaunes :

« Madame, dit-il d'un ton glacial, je viens de recevoir une autre parlementaire aussi jolie que vous et chargée de négocier aux mêmes conditions. Tenez, la voici... »

Juana, inquiète et piteuse, sortait du capot du salon.

Mercedita voulut se précipiter sur elle. Knopie rappela les deux matelots et remit la jeune femme entre leurs mains.

ECHOS

Après les mauvais temps prévus pour le 29 mai et jours suivants, c'est de la chaleur, de la très forte chaleur, que nous annonce M. Jéhu pour le 30 mai, et que nous attendons avec un temps sec et très beau qui se continuera durant presque toute la première quinzaine de juin.

Le 4 juin, le temps sera lourd et orageux, rendu presque insupportable par un vent du Sud-est qui viendra sans doute, mais dont la chaleur sera par l'onde solaire qui se trouve en cours de réalisation.

Elle aura de magnifiques journées, parfois même trop chaudes et dangereuses par suite des insolations qu'elle provoquera jusqu'au 13 juin.

A cette date du 13 juin, on doit s'attendre, annonce M. Jéhu, à quelques pluies orageuses, avec une tempête assez forte précipitant sur le Sud-Ouest, qui se continuera le premier jour des mauvais temps.

Ces-ci se manifesteront surtout à partir du 22 juin, date de réalisation d'une tempête excessive très froide, fournissant pendant plusieurs jours des tempêtes tourbillonnantes, avec vents variables de l'Est principalement, du Sud-Est et du Sud-Ouest, qui se continueront sans cesse.

Cette tempête du 22 juin — toujours d'après M. Jéhu — commencera sous forme d'orage avec grêle pour se résoudre en pluie froide et même, à l'occasion, en pluie de neige.

Ce sera le signal d'un changement absolu du temps, période des mauvaises journées qui marqueront la fin du mois de juin.

Un résumé, belle et chaude première quinzaine, ondées orageuses du 13 au 22, puis forte tempête et pluies froides jusqu'à la fin du mois ; tel est le bilan de juin, d'après M. Jéhu.

Nous verrons bien.

LA QUESTION DE CONFIANCE

M. BARTHOU, ministre des postes et télégraphes. — Je comprends, comme M. Coutant, l'intérêt que présente en certaines circonstances l'amnistie. Mais, contrairement à lui, j'estime qu'il la question a un côté politique nettement affirmé.

Des fonctionnaires, malgré les avertissements et la bienveillance générale dont ils ont été l'objet, ont déserter leur poste et abandonné un grand service public.

Par cet acte de rébellion ne saurait être traité comme une plaisanterie. Revenir sur les mesures prises contre ses auteurs, ce serait en fait une parodie de répression, abaisser l'autorité nécessaire à l'égard de fonctionnaires révoltés, donner une prime à l'indiscipline. (Très bien ! sur divers bancs.)

En mars dernier, M. le président du conseil et moi avions nettement indiqué notre attitude à ce sujet. Aujourd'hui, le texte politique sans équivoque possible, sans promesse directe ou indirecte.

Le vote sur l'urgence serait aux yeux du gouvernement l'équivalent du vote sur le fond. Nous déclarons nettement que si elle était votée, le gouvernement laisserait à d'autres le dépôt, dont il a la responsabilité (Très bien sur divers bancs.)

M. Ch. BENOIST. — Mes amis et moi nous nous abstiendrions dans le vote d'urgence. Nous entendons ne pas élever l'autorité du gouvernement, mais étant donné que ce sont sa faiblesse et ses incohérences qui ont créé l'anarchie actuelle, nous nous refusons à endosser la responsabilité politique qui lui incombe.

COUTANT. — Le gouvernement repousse ma proposition. J'ai le droit de lui dire : « Vous faites tout pour pousser vos majorités à la révolte. »

Vous trouvez devant vous une majorité concluant que vote sous le fouet. (Exclamations.)

Puisqu'il en est ainsi, je substitue à ma proposition, en en réclamant l'urgence, la motion suivante :

La Chambre invite le gouvernement à déposer le plus tôt possible un projet d'amnistie tendant à réintégrer les ouvriers et employés des postes révoqués.

JAURES. — Quand M. Clémenceau, jadis, demandait l'amnistie, d'autres ministres lui répondaient : « L'amnistie n'a jamais été emportée par le suffrage universel. »

Il en sera de même pour celui d'aujourd'hui. Le gouvernement, cette fois encore, a été par des mesures brutales autant qu'arbitraires, tombant au hasard sur tels ou tels qui avaient exactement commis les mêmes actes que leurs camarades.

C'est ainsi que vous avez frappé ceux des employés qui ont décidé leurs camarades à se constituer en syndicat, alors que vous mêmes avez déposé un projet autorisant cette constitution.

Nous entendons étendre ce projet et continuer la lutte pour la conquête des droits des fonctionnaires.

C'est pourquoi, contre vos principes de brutalité et d'arbitraire, nous resterons unis sans jamais laisser une occasion de protestation contre vos procédés et de les flétrir.

A LA CHAMBRE

La réintégration DES Postiers révoqués

LA PROPOSITION COUTANT, DEMANDANT LA RÉINTÉGRATION DES POSTIERS RÉVOQUÉS, EST REPOUSSEE PAR 338 VOIX CONTRE 141.

Paris, 28 mai. — La séance est ouverte à deux heures et demie, sous la présidence de M. Henri Brisson.

LA PROPOSITION COUTANT

COUTANT dépose, en demandant l'urgence, une proposition de loi ayant pour but l'amnistie des postiers révoqués lors de la dernière grève et leur réintégration dans les emplois qui les occupaient. Il s'agit ici de délégués des travailleurs, mais opportunistes qui ont voulu manœuvrer à l'aveugle.

Il s'agit de 700, frappés lors des incidents qu'on sait, et leur nombre s'est grossi hier d'une nouvelle tournée de victimes, de vos victimes, monsieur le président du conseil, qui ont été aujourd'hui, mais opportunistes qui ont voulu manœuvrer à l'aveugle.

Je n'ai pas la prétention de lutter avec vous de talent oratoire, même pas au point de vue des ficelles politiques. (Rires.)

Je vous prie, mes chers collègues, de laisser parler vos cœurs républicains.

M. LASIES. — Très bien !

COUTANT. — Pour moi, ouvrier député, je défends mes anciens camarades d'atelier, (Exclamations.) Comment veut-on qu'ils ne s'indignent pas, quand ils voient les trois quarts des sénateurs et députés caser leurs enfants dans des grasses sinécures ?

Quoi qu'il en soit, tout est terminé. L'autorité a satisfait. Il faut maintenant empêcher la misère de pénétrer dans de modestes foyers. Et puis de demi-mesures, qui excluraient ceux qu'on appelle les meneurs et dont le crime a été de parler peut-être avec exagération. Qui ne sait que l'improvisation, l'expression dépasse trop souvent la pensée ?

Les travailleurs de l'Etat sont rentrés dans l'ordre. Satisfaction est donnée aux principes. Il faut maintenant oublier la faute et empêcher que des innocents en souffrent.

M. LASIES. — Parfait ! (Rires.)

COUTANT. — Il s'agit en malhonnête homme en confiant les sommes versées par eux en vue de leurs retraites. Qui sait à quelles conditions terribles il pourrait acculer ces malheureux, s'il persistait à les priver de leur gagne-pain ! L'amnistie est un mot qui sonne agréablement à toutes les oreilles. La Chambre et le gouvernement s'honoreraient en se rendant à un projet d'oubli d'incidents regrettables.

LE TRAVAIL A DOMICILE

Le travail à domicile est trop souvent, quoiqu'en pensent certains théoriciens, un véritable fléau.

L'ouvrière qui travaille chez elle a des frais de chauffage et d'éclairage qui diminuent encore son gain ; de plus, privée de direction, si elle est inexpérimentée, elle gaspille son temps et parfois même gâche l'ouvrage. A l'atelier, elle est surveillée et surveillée, l'installation est meilleure. Aussi le rendement est-il supérieur. C'est ainsi qu'une jeune fille, qui gagne trois francs dans un atelier de faux-cols, ne se faisait pas 1 fr. 50 chez elle en travaillant davantage.

D'un autre côté, le patron ne peut matériellement avoir affaire avec chaque ouvrière en particulier ; il préfère donc traiter en gros avec une entrepreneuse qui se chargera de la distribution du travail.

Sous prétexte de responsabilité vis-à-vis du patron, cette entrepreneuse, qui n'est que d'ailleurs jamais invoquée en fait, l'entrepreneuse prélève sur le gain de l'ouvrière un bénéfice parfois considérable. Une jeune fille se plaint qu'elle ne reçoit que 2 fr. 40 pour couvrir les charges, tandis que, si elle travaillait elle-même, elle pourrait en avoir 4 fr. 50.

« Vous n'avez qu'à rapporter cela ici. Il consent à descendre au niveau du bordage de vos canots ! »

Pendant trois jours, le doux Knopie recommença le même exercice ; pendant trois jours, les amis des prétendants ennemis firent entendre la vieille coque de fer du monitor d'une musique de promesses changeantes ; pendant trois jours l'entêté Knopie secoua sa grosse tête rouge et suante en répétant :

« Si je ne vois pas les billes de banque, si je ne les palpe pas, si je ne les compte pas et ne les mets pas dans cette grosse poche que vous voyez, avec cette grosse main que voici, vous pouvez retourner dans le fanfango à terre. Je vous me tirez dessus, car elles sont si fortes. Tant pis pour vos castagnettes et vos mollets ! »

Le quatrième jour, les choses demeurèrent dans le même état. Les forts restèrent muets parce que leurs canons étaient hors d'usage ; les prétendants jouaient à l'homme et au fumeur de longues cigarettes, en rageant. La population commençait à se moquer de bellégerants si sages et venait écrire, en très grosses lettres, de très vilains mots sur les murs. Les deux forts de « torres », Ortiz, Jimenez et Bermejo finirent par écumer de fureur et le désespoir les poussa à l'héroïsme.

Les deux premiers étaient mariés, et leurs femmes les avaient suivis dans leurs « torres » ; on ne les avait pas laissés dans des sous-sols où les boulets n'auraient pu les atteindre, s'il y eût eu des boulets.

Presque à la même heure, Ortiz et Jimenez descendent aux souterrains qui abritaient leurs « torres » et leur firent des discours rassurants et leur firent des discours de réconciliation.

Dona Juana Ortiz était une superbe brune, un peu forte mais jeune et charmante. Dona Mercedes Jimenez, une adorable châtain aux yeux de feu. Elles firent des toilettes ahurissantes, car elles avaient emporté de chez elles tout leur attirail de séduction.

Un peu plus tard, deux embarcadères éloignés l'un de l'autre elles prirent des canots et se firent conduire au monitor.

Dona Juana arriva la première :

« Seigneur administrateur (matelot), dit-elle au capitaine de vaisseau, j'ai deux mots très pressés à vous dire, mais je ne pourrai expliquer qu'à votre bord.

Knopie n'était jamais galant mais devina en elle une ambassadrice. Il consulta son second à sa place, au bas de l'échelle, fit monter la senora et la conduisit au salon. Très brièvement, Dona Juana exposa sa mission :

« Alors, senora, répliqua Knopie avec une brutalité placide, alors, si je promettais de livrer ce monitor à Don Camerindo Ortiz, vous consentiriez-elle ? »

Juana, très rouge, acquiesça d'un signe de tête.

Mais des cris se firent entendre sur le pont ; Knopie alla voir ce qui se passait. Dona Mercedes Jimenez avait sauté de sa barque sur l'échelle, avait bousculé le second, pourtant athlétique, s'était ruée sur les marches, avait bondi sur le pont et, à plus mépris de rage, avait empouçagé chacun par un bras et ne paraissaient pas décidés à lâcher prise.

Knopie renvoya les matelots, calma la jeune femme, et Mercedes lui fit des propositions ; pour le fond, à ceux de Juana, mais beaucoup plus violents dans la forme... Il cligna ses gros yeux aux cils jaunes :

« Madame, dit-il d'un ton glacial, je viens de recevoir une autre parlementaire aussi jolie que vous et chargée de négocier aux mêmes conditions. Tenez, la voici... »

Juana, inquiète et piteuse, sortait du capot du salon.

Mercedita voulut se précipiter sur elle. Knopie rappela les deux matelots et remit la jeune femme entre leurs mains.

ECHOS

Après les mauvais temps prévus pour le 29 mai et jours suivants, c'est de la chaleur, de la très forte chaleur, que nous annonce M. Jéhu pour le 30 mai, et que nous attendons avec un temps sec et très beau qui se continuera durant presque toute la première quinzaine de juin.

Le 4 juin, le temps sera lourd et orageux, rendu presque insupportable par un vent du Sud-est qui viendra sans doute, mais dont la chaleur sera par l'onde solaire qui se trouve en cours de réalisation.

Elle aura de magnifiques journées, parfois même trop chaudes et dangereuses par suite des insolations qu'elle provoquera jusqu'au 13 juin.

A cette date du 13 juin, on doit s'attendre, annonce M. Jéhu, à quelques pluies orageuses, avec une tempête assez forte précipitant sur le Sud-Ouest, qui se continuera le premier jour des mauvais temps.

Ces-ci se manifesteront surtout à partir du 22 juin, date de réalisation d'une tempête excessive très froide, fournissant pendant plusieurs jours des tempêtes tourbillonnantes, avec vents variables de l'Est principalement, du Sud-Est et du Sud-Ouest, qui se continueront sans cesse.

Cette tempête du 22 juin — toujours d'après M. Jéhu — commencera sous forme d'orage avec grêle pour se résoudre en pluie froide et même, à l'occasion, en pluie de neige.

Ce sera le signal d'un changement absolu du temps, période des mauvaises journées qui marqueront la fin du mois de juin.

Un résumé, belle et chaude première quinzaine, ondées orageuses du 13 au 22, puis forte tempête et pluies froides jusqu'à la fin du mois ; tel est le bilan de juin, d'après M. Jéhu.

Nous verrons bien.

LA QUESTION DE CONFIANCE

M. BARTHOU, ministre des postes et télégraphes. — Je comprends, comme M. Coutant, l'intérêt que présente en certaines circonstances l'amnistie. Mais, contrairement à lui, j'estime qu'il la question a un côté politique nettement affirmé.

Des fonctionnaires, malgré les avertissements et la bienveillance générale dont ils ont été l'objet, ont déserter leur poste et abandonné un grand service public.

Par cet acte de rébellion ne saurait être traité comme une plaisanterie. Revenir sur les mesures prises contre ses auteurs, ce serait en fait une parodie de répression, abaisser l'autorité nécessaire à l'égard de fonctionnaires révoltés, donner une prime à l'indiscipline. (Très bien ! sur divers bancs.)

En mars dernier, M. le président du conseil et moi avions nettement indiqué notre attitude à ce sujet. Aujourd'hui,